Premières ANGOISSES.

C'est dimanche. Un tiède dimanche de septembre, clair, ensoleillé à souhait. Le ciel est si calme que les sonneries de midi dans la petite église, là-haut, ont je ne sais quoi d'endormi. Elles s'y gênent seulement, tonchalemment sur les faîtages du parc qui environnent Marly. Le déjeuner vient de finir, et Lulu est descendu dans le jardin, dont les plates-bandes fleuries, les carrés de légumes et les treilles s'allongent derrière la vieille maison, occupée en partie par ses parents. Lulu aura quatre ans au mois d'octobre prochain. Dans ce jardin qui lui paraît immense, son intelligence en bouton s'épanouit peu à peu; ses yeux observateurs s'ouvrent tout grands pour s'assimiler les noms du monde extérieur. Sa sensibilité est déjà très éveillée. Les voix des cloches invisibles l'émerveillent; les odeurs éparses des fenouils et des clématites paraissent très douces à sa sensualité précoce. Il rôde autour des treilles où pendent les grappes dorées des chasselas.

On lui a expressément défendu de toucher aux raisins mûrs du propriétaire; mais il est fortement tenté et ne comprend pas le pourquoi de cette défense. Déjà raisonneur, il pense que, puisque ses parents habitent la maison, les chasselas du jardin devraient être aussi à eux; et, très logique, il picore çà et là, quelques grains, en se disant qu'après tout on ne les a pas comptés.

Néanmoins, il n'est pas très rassuré sur son droit et, le larcin une fois commis, il s'esquive vers une autre partie du jardin, tourne hypocritement autour du bassin où frétillent les poissons rouges, et gagne la niche où le chien de garde baye aux mouches, le museau appuyé sur ses pattes de devant. Le chien est un ami, et en admettant qu'il ait été témoin du grappillage des chasselas, Lulu est sûr qu'il ne le dénoncera pas. Pour capter, du reste, la bienveillance de Castor, il le caresse au passage. Le chien relève à demi sa tête noire et blanche, barbouillée le visage de Lulu d'un large coup de langue, puis reprend sa pose somnolente et retourne à son rêve.

Les cloches se sont tues; on n'entend plus qu'un sourd bourdonnement de mouches. Le soleil tombe d'aplomb sur les pavés de la cour. La maison elle-même semble dormir. Lulu, las de son désœuvrement, songe à réintégrer le domicile paternel. C'est l'heure où, d'ordinaire, chaque dimanche, son père et sa mère l'emmènent avec eux dans les allées du parc, ou bien le long des charmilles qui s'entrecroisent en voûte près de l'emplacement de l'ancien château. Lulu aime tout particulièrement cet endroit. Il y pratique des fouilles avec sa pelle et y découvre des débris de marbre rose ou vert, dont les couleurs encore vives l'enchantent, et qu'il rapporte au logis comme des pierres précieuses. Lulu raffole de ces promenades dominicales où il gambade librement, tout en se sentant en sécurité, sous la protection de sa famille. A la moindre alerte, en quelques pas, il rejoint son père ou se raccroche à la jupe maternelle. Puis, c'est là que la marchande de "plaisirs" circule à travers les groupes endimanchés. On entend de loin le bruit de sa claquette; on voit briller entre les arbres la boîte de métal cylindrique où sont emmagasinées les oublies. Le cœur de Lulu tressaute, tandis que l'aiguille du tourniquet vire sur le cadran numéroté. Malheureusement, elle s'arrête toujours plus souvent sur le 1 ou sur le V que sur le XII! Finalement, la marchande ouvre le couvercle, soulève une serviette blanche, et les oublies montrent leurs frêles cornets de pâte odorante que Lulu émiette avec délices dans sa bouche....

Tout en se pourléchant d'avance, il gravit l'escalier du premier étage et s'étonne de trouver la porte du palier entrebâillée. Il pénètre dans la salle à manger où il a laissé ses parents en train de siroter le café.... Personne. C'est étrange. La salon est vide, et vides sont les chambres à coucher. Serait-on parti sans lui? Inquiet, il retourne dans l'antichambre et visite l'encoignure où se trouve le porte-parapluies.... La canne de son père et l'ombrelle de sa mère ont disparu. Alors il commence à soupçonner quelque odieux mystère. Il s'effare et appelle d'une voix angoissée. A ses cris aigus, la bonne accourt du fond de sa cuisine:

—On sont papa et maman? demande impérieusement Lulu.

—Sortis, répond Céline.... Ils sont allés à la fête de Saint-Cloud, et c'était trop loin pour vous, mon mignon....

Lulu reste d'abord bouche bée; il comprend pourquoi on l'a envoyé jouer au jardin: on voulait se débarrasser de lui. C'est une trahison noire. Jamais il n'aurait cru sa famille capable de l'abandonner aussi vilainement.

Il s'indigne, trépigne et éclate en sanglots. Céline essaie de le calmer avec de caressantes paroles:

—Pleurez pas, monsieur Lulu.... Ils rentreront pour le souper et ils vous rapporteront quelque chose de la fête.... En attendant, moi, dès que j'aurai rangé ma vaisselle, je sortirai avec vous. Nous irons promener au parc et je vous paierai les chevaux de bois....

Mais Lulu ne veut pas être consolé. Il s'affale sur un tabouret et continue à larmoyer et à sangloter tout bas. L'injustice de cet abandon le révolte. La solitude et l'obscurité du salon, dont les volets sont clos, redoublent sa détresse. Il en veut à ses parents de l'avoir laissé tout seul à la maison, et il se dit qu'il ne leur pardonnera jamais. Dans la pénombre, les formes confuses des meubles exaspèrent cette sensation d'ensemblement.

Les fauteuils, sous leurs housses blanches, ont des apparences de fantômes; le tic-tac de la pendule résonne lugubrement; même les rais de soleil qui filtrent par les trous des volets, découpés en cœur, et qui colorent les roses du tapis, rendent plus amer son chagrin en lui rappelant qu'il fait beau dehors et que les autres enfants se promènent avec leur famille.

Cependant Céline, ayant parachevé sa toilette, vient chercher Lulu; elle finit par lui persuader que le temps paraîtra moins long dans la rue et qu'on ira sur la route au-devant de papa et maman. Elle lave à l'eau fraîche son visage tiré et ses yeux rougis; elle le coiffe de sa toque écossaise et les voilà sortis.

Lulu, sa petite main dans celle de sa bonne, marche mélancoliquement, la tête basse. Rien ne l'amuse: les charmilles de l'ancien château, où circulent des femmes et des enfants, n'ont plus d'attraits pour lui. Il se sent confusément humilié d'y être vu seul avec sa bonne, tandis qu'il avait l'habitude de s'y promener entre son père et sa mère. Les chevaux de bois, où il tourna aux sons ronflants de l'orgue, lui font mal au cœur. Même la claquette révéillante de la marchande de "plaisirs" n'excite en lui aucun désir de gourmandise. Il a la bouche sèche et l'estomac fermé. Ses parents, en s'en allant à Saint-Cloud, ont emporté avec eux toute la joie et toute la sécurité de Lulu.

De guerre lasse, Céline l'emmène sur la route par laquelle sa famille doit revenir. Lulu s'y laisse traîner péniblement. Tandis que la bonne bavarde avec des camarades rencontrées en chemin, un lorgne des militaires qui flânent en gants blancs, une baguette à la main. Lulu jette des regards anxieux sur la route blanche qui poudroie au soleil. Des voitures découvertes y passent à chaque instant et montrent, à travers des nuages de poussière, leurs sièges occupés par des dames en toilette, des enfants rieurs, des messieurs aux boutonnières fleuries. Et le cœur de Lulu se serre à la vue de ces gens qui filent joyeux vers la maison où les attend le souper de famille, et qui lui sont si cruellement, si profondément étrangers.

Le soleil a disparu derrière les châtaigneraies du parc; le crépuscule tombe et la route s'assombrit. Alors, avec l'ombre accrue, l'angoisse de Lulu devient plus poignante et son enfantine imagination travaille douloureusement.

Il lui revient à la mémoire des histoires d'ogres et de brigands que sa bonne lui a contées en le déshabillant et il se prend à douter de revoir jamais son père et sa mère.—S'ils ne revenaient plus!.... Si comme le Petit-Poucet, ils avaient résolu de le perdre dans la forêt, qu'ils étaient partis pour toujours! — Les âmes d'enfants ont aussi leurs tragédies; elles sont d'autant plus atroces que ces petites âmes sont plus neuves et plus molles. De même que pour Lulu le modeste jardin de la maison paraît un enclos immense, de même la détresse qu'il éprouve semble infinie. Son cœur est plein d'angoisse, ses yeux sont gros de pleurs; il serre convulsivement la main de sa bonne et murmure d'une voix lamentable:

—Est-ce qu'ils reviendront, dis Céline?... Est-ce qu'ils reviendront?

Il fait nuit maintenant, et Lulu frissonne de peur. Soudain, sur la route enténébrée, des pas résonnent, deux ombres émergent de l'obscurité.....

—Les voilà! s'écrie Céline, qui a reconnu ses maîtres.

Lulu se précipite dans les jupes de sa mère. Celle-ci le soulève dans ses bras; il se blottit farouchement contre la poitrine maternelle et de nouveau il fond en larmes:

—Ne t'en va plus, sanglote-t-il, ne t'en va plus!....

Et c'est ainsi que Lulu a été initié à la douleur.

ANDRÉ THEURIET.

LES TROIS VIEILLARDS.

L'an dernier, à pareille époque, j'allais de Menton à Beaulieu, sans autre but que de perdre toute une journée de flânerie, au soleil. Il faisait une matinée claire et vive, aux souffles courts et un peu âpres. Toutes les eaux courantes de Menton chantaient sur les graviers, s'éparpillaient en filets d'or à travers les routes en pente. A la gare, rien qu'Anglais et Anglaises, fortes mâchoires barbues, longues mises à petit plastron de chemise d'homme, d'énormes chapeaux sur de petites têtes, le charme raide, et cet air de vivre à part de ne s'intéresser qu'à ce qui est anglais, qu'elles ont toutes.

Le hasard m'avait réservé un compartiment vide, dont machinalement j'attirais à moi la portière de drap rembourré, quand une main d'employé retint cette portière pour faire place, d'un geste qui les invitait à se presser, à quelques personnes en retard.

Ce fut d'abord une jeune femme, portant un petit chien sous le bras; puis un vieillard, tout petit, qui monta presque alertement; ensuite un second vieillard, grand, gros et court; et enfin un troisième vieillard, un géant cet-là, si vieux et si cassé qu'il fallut tout le reste de force des deux premiers et toute la vigueur de l'employé pour le hisser.—Le train partait.

Les étanges vieillards! On aurait dit, à je ne sais quoi, qui les apparaît dans leurs différences, à on ne sait quelle façon semblable de manifester envers la jeune femme des soins de galanterie grave, qu'ils avaient mis en commun tout ce qui pouvait leur rester de jeunesse et de culte de la femme. Oui, ils avaient l'air de s'être unis en amabilité et en frais de conversation, et chacun à son tour disait quelque petite chose, très quelconque, mais où se marquait le désir fatigué et sénile de distraire leur compagne.

Suggestive aussi, celle-là. Pas très jolie, pas toute jeune, mais femme et très femme encore, remplissant juste assez son corsage et sa robe, un bouquet de fleurs jaunes et violettes sur l'épaule, aux couleurs de l'antomne, le teint du visage pâle, les yeux tirés à la chinoise par le crépé-rement lisse des cheveux blond foncé un peu verdi, couleur de foin, des yeux au cerne un peu sombre et dont le blanc avait le ton bleuté du petit-lait: ensemble indéfinissable de charme un peu maladif, comme l'ont toutes les femmes de ce Midi d'hiver. Tous, sotant, ensemble d'une grâce qui, elle aussi, était d'automne et, par là, correspondait aux trois vieux visages qui se tournaient vers elle, ainsi que trois tournesols fanés et à demi morts vers un rayon de soleil pâle.

Peut-on dire d'où viennent les interprétations que nous faisons des êtres et des choses? Pourquoi l'idée me vint-elle que cette jeune femme était la fille de l'un des vieillards, une fille qui avait dû être mariée, ou divorcée, ou veuve, qui avait eu des chagrins, qui était malade peut-être, qui menait une existence résignée, cette existence des gens qui, ne pouvant plus aimer les hommes, se retournent vers une bête innocente qui les comprend et les aime? Oui, irréalisible, cette explication s'imposa à moi, tandis que je la regardais, droite et "femme sucore", répondant aux trois vieillards et caressant de temps à autre son chien.

Mais, si le père était l'un d'eux, qu'étaient les autres? Des amis, de très vieux amis? Et d'abord quel était le père?

Car elle ne semblait pas plus familière avec l'un qu'avec l'autre, également à l'aise avec les trois et ne disant le "tu" filial à aucun. Je les observai donc attentivement, cherchant à démêler quelque indice d'hérédité, quelque ligne de ressemblance.

Les étranges vieillards! Comme ils portaient l'empreinte de la vie, tous trois tassés, ployés, écrasés par les ans! Le plus vivant, le petit, avait une barbe courte et des cheveux demi-longs sous un chapeau mou. La tête seule gardait des proportions humaines, le corps ne devait plus être qu'un squelette, tant le pantalon et le pardessus bleu marin, très propres, dessinaient sur son corps les grands plis et les zébrures en tous sens qu'auraient des habits sur un mannequin pour oiseaux fait de deux branches en croix. Ses souliers, larges et carrés, termes sous un cirage parcimonieux à l'hôtel qui n'en faisait luire que le bout, ne paraissaient pas habités. Il portait aux mains des gants de daim gris, trop larges, qui flottaient.— L'âme de son visage jaune était pensive et un peu triste. D'un geste machinal, il carbeait la fourrure de sa jaquette d'astrakan comme un poil de bête.

Le second, gros et rouge, déformé par l'obésité, se calait sur la banquette, pareil à un sac de blé habillé d'un pardessus long, dont les basques pendaient comme celles d'une soutane. Son ventre le gênait. Tout de noir vêtu, il évoquait une ressemblance à la fois ecclésiastique et militaire. On eût dit que sa tête avait été prise de haut en bas, sous un marteau pilon, tant elle était aplatie, avec la bouffissure des paupières, le gonflement du nez et des lèvres, le relèvement du menton, comme si toutes les parties molles s'étaient, sous la pression, jetées en avant. Il parlait un peu plus que les autres, et peut être le geste dont il caressait le petit épagneul avec la manche de l'ombrelle marquait-il un brin de familiarité autorisée. Était-ce lui le père?

Mais le troisième vieillard, déjà n'absorbait tout entier. Une immense barbe tombait sur sa poitrine épaisse et tordue, en racines blanches; ses yeux, à l'orbe large, montraient le reflet bleâtre d'une pierre à aiguiser et l'usure de cette pierre; la peau de son visage et de ses mains, ridée, soulevée en papilles dures, en réseaux noueux, évoquait la dureté du minéral, à ce point où le parchemin et le bois se sèchent et se pétrifient. Il avait quelque chose d'effrayant dans sa caducité, faisait penser à ces chênes encore debout, mais qui ne sont plus qu'écorce vide. De l'écorce, il gardait une suprême rigidité; il semblait qu'en prenant sa main on serrerait du bois mort.

Décidément, le père devait être le vieillard gras et rouge. Et les autres, des amis. Des amis? Quel genre d'amis pouvaient-ils être, à leur âge? Que secours, quelle protection pouvaient-ils, en cas de danger, avec leurs pauvres corps débiles, apporter à la jeune femme?

Et des gens la regarderaient comme moi, en se demandant qui elle est, d'où elle vient, et pourquoi elle s'en va seule ainsi. Et tout triste, d'une tristesse certainement absurde, parce qu'elle reposait sur des inductions en somme imaginaires, je contemplai une dernière fois, avant de descendre à Beaulieu, les trois vieillards prévenants et las qui, un peu engourdis par la chaleur du compartiment, le soleil et le bleu du ciel et de la mer, regardaient ces choses avec un sourire usé, puis contemplaient la jeune femme d'un regard et d'un sourire si lointains que cela me faisait à la fois peine et plaisir, comme tout ce qui est très vieux, très touchant et un peu ridicule.

PAUL MARGUERITTE.

UNE AUDIENCE —DE— L'IMPERATRICE DE CHINE.

Mme V. Sakai, qui, il y a quelques mois, fut reçue avec les femmes des diplomates européens accrédités à Pékin par l'impératrice douairière de Chine, a tracé de la terrible souveraine un portrait fort curieux et fort piquant dans un grand journal russe, le «Novoié Vrémia."

Le cortège des Européens fut guidé par des fillettes chinoises en belles robes de soie, à travers un labyrinthe de galeries jusqu'à un élégant pavillon où se trouvaient réunis quelques mandarins.

En face de l'entrée, à cinq ou six pas de la porte, un jeune Chinois, au visage de cire et les yeux papillotants, était assis dans un fauteuil d'ébène sculpté. Tout à coup, Mme V. Skaïa étouffa la voix émue de l'interprète qui murmurait à ses oreille:

—Saluez donc, c'est l'Empereur!

Elle avait peine à comprendre comment cet homme malingre, ce petit Chinois modeste, assis tout près de la porte ouverte à deux battants, où un vent glacé s'engouffrait et lui soufflait dans le visage, pouvait être le maître omnipotent de l'Empire céleste!

Quant à l'impératrice douairière voici comment la décrit Mme V. Skaïa:

L'Impératrice Tzy-Si laisse l'impression d'une femme de soixante ans; elle est de taille moyenne, solidement bâtie, mais pas trop forte. Les traits de son visage sont accusés et assez réguliers; le front haut rétréci le type mandjou; elle n'a pourtant ni les mâchoires lourdes, ni les yeux bridés dont les jolies femmes chinoises sont si fières. Elle n'est pas fardée comme les dames de la cour, et l'expression de son visage est mauvaise, dure et intelligente, indiquant une volonté inflexible. Tous ses gestes et sa démarche indiquent la conscience de sa puissance.

Elle était vêtue d'une robe chinoise de soie blanc tendre brodée de nombreux petits ronds bleu et argent, au milieu desquels brillaient de grosses perles laiteuses. Toute sa robe scintillait d'une pluie de perles; par-dessus retombait une longue tunique noire sans manches brodée de motifs de brocart d'or. Elle avait la tête ceinte d'un bandeau de satin noir, orné de perles d'une grandeur et d'une beauté inestimables et posé sur la haute coiffure mandjoue.

Ses cheveux noirs, sans un fil blanc, étaient enroulés autour d'un peigne d'argent avec des deux côtés, des fleurs de jasmin semées de perles et mêlangées à des jasmins naturels; de longs pendants en perles retombaient de ses oreilles; ses poignets et ses doigts étaient couverts de bracelets et d'anneaux aussi ornés de perles. Partout des perles: sur la robe, la tête, les mains, les oreilles, toujours des perles et pas une autre gemme.

Un détail amusant pour finir. Des deux côtés du trône s'élevaient deux hautes pyramides de pommes vermeilles. L'Impératrice raffole de l'odeur des pommes fraîches, et dans tous les pièces du palais impérial on voit des tas de pommes à terre ou sur des plateaux de la que rouge.

LES AVENEMENTS

On a dit souvent qu'il n'y avait d'agréable ici-bas que les commencements et que rien ne valait les aurores. C'est surtout pour les gouvernements que cette vérité apparaît. A leur début, ils sont acclamés par la foule, parce qu'ils représentent l'inconnu, c'est-à-dire l'espérance; puis petit à petit les difficultés naissent et les soleils, brillants à l'origine, se ternissent et s'obscurcissent.

Le nouveau roi de Serbie, qui vient de faire son entrée solennelle à Belgrade, a donc entendu des ovations populaires; il verra se presser autour de lui des dévouements apparents bruyants qui ne seront que des ambitions. S'il a pris, à l'école du long exil, des idées philosophiques, il fera bien de se rappeler les paroles profondes de Cromwell, lorsqu'il fit son entrée solennelle à Londres.

Un enthousiasme indescriptible entourait sa voiture; des acclamations sans fin saluaient son passage.

—Comme vous êtes aimé, milord! lui dit un de ses généraux.

—Bah! répondit le Protecteur, on crierait autant si on me menait pendre.

La France, qui a vu tant de changements, a donné souvent le spectacle de ces joies passagères, lors de l'avènement d'un régime nouveau. Sans remonter au delà de la Révolution, on est frappé de l'accueil chaleureux fait à des gouvernements qui ne tardaient pas ensuite à tomber dans le discrédit public.

Quoi de plus vif que le sentiment général, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir par le coup d'Etat du 18 Brumaire. Il venait de violer la loi et de commettre le crime de dissoudre la représentation nationale. Le peuple n'hésita pas à l'absoudre par ses applaudissements.

Il est vrai qu'il avait sur sa tête des rayons de cette gloire militaire qui a toujours séduit la France. On voyait en lui la Victoire, à ce point qu'on appela de ce nom la rue dans laquelle il habitait, qui se nomme encore ainsi.

Béranger a raconté, dans ses Mémoires, un fait caractéristique. Il était dans un de ces cabinets de lecture, si nombreux alors à Paris, lorsqu'une personne présente lui dans un journal que le général Bonaparte venait de débarquer, revenant d'Egypte. Tout le monde se mit à crier: "Vive Bonaparte!" avec une véritable frénésie.

Cela n'empêcha pas que, quelques années après, malgré l'encens des batailles gagnées, la France était excédée de l'Empereur et reçut les Bourbons avec joie, sans songer alors, comme elle le fit peu de temps après, qu'ils rentraient dans les fourgons de l'étranger.

Les Bourbons d'ailleurs, n'avaient rien fait pour que leur avènement plût au peuple. Ils rentraient avec leurs préjugés et leurs ressentiments, entourés des émigrés qui avaient porté les armes contre la France, n'ayant rien appris ni rien oublié, suivant une expression célèbre.

On sait, en effet, que la parole libérale attribuée au comte d'Artois: "Il n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus" n'a jamais été dite par lui. C'est dans le salon de M. de Talleyrand que fut inventée cette phrase, qui répondait au vœu de l'illustre diplomate.

Comme le prince n'avait rien trouvé à dire, à son entrée dans Paris, M. de Talleyrand et ses amis jugèrent qu'il convenait de le faire parler. La phrase fut imaginée par un homme d'esprit qui s'appelait M. de Montrond, et envoyée tout de suite au "Moniteur. C'est ainsi que se fait l'histoire.

—

Mais si Paris, en 1814, accueillait l'avènement des Bourbons, il les chassa avec beaucoup plus d'entrain encore en 1830. Et le duc d'Orléans, devenu Louis-Philippe, fut, à son tour, l'objet de la faveur populaire.

Devant lui, lorsqu'il se rendit à l'Hôtel de Ville, où Lafayette le présenta au peuple, en le montrant comme "la meilleure République", les barricades s'abaissaient. Des hommes en blouse, des gardes nationaux, encore noirs de la fumée du combat, l'acclamaient.

Que devint, à court délai, cette popularité de l'avènement? Des émeutes incessantes se succédèrent, et jamais règne ne se termina d'une façon plus humble, par une fuite dans un fiacre.

Quant à Napoléon III, qui venait de se parjurer le 2 décembre 1851, et qui avait établi son pouvoir par des transportations sans jugement, n'a-t-il pas, lui aussi, été entouré à son avènement par la foi des adorateurs du succès? Comme le métropolite de Serbie vient de le faire à Belgrade en célébrant un service en l'honneur du nouveau roi, l'archevêque de Paris présida, à Notre-Dame, à un "Te Deum" solennel d'actions de grâce pour le succès du coup d'Etat.

Voilà l'avènement, et voici la chute: le 4 septembre 1870, au moment où le Corps législatif fut envahi et où la République était proclamée, l'impératrice Eugénie évacuait des Tuileries, par le Louvre, accompagnée de deux étrangers M. de Metternich, ambassadeur d'Autriche, et M. Nigra, ambassadeur d'Italie.

Arrivée devant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, elle montait, affolée, dans un fiacre qui passait et que M. Nigra avait appelé, pendant que M. de Metternich courait à la recherche d'une voiture. Puis elle allait se cacher chez son dentiste.

—

Nous trouvons l'avènement, comme roi d'Espagne, du duc d'Aoste, second fils de Victor-Emmanuel II, qui, élu par les Cortès, montait sur le trône sous le nom d'Amédée Ier.

Les Espagnols le voyaient arriver avec plaisir, croyant qu'il leur apporterait un bon gouvernement, dont ils étaient privés depuis longtemps. Le général Prim venait d'être assassiné par des fanatiques, et l'horreur inspirée par ce crime rejaillissait favorablement sur le monarque qu'il avait contribué à introniser.

Le roi Amédée fut donc bien accueilli; et, au bout d'un règne court, il se trouva néanmoins dans la nécessité de descendre de ce trône où l'orgueil castillan voyait avec peine un étranger.

Un soir, il se décida à envoyer aux Chambres son abdication. L'émeute grondait de tous côtés, le télégraphe ne fonctionnait plus et le chemin de fer allant en Portugal était le seul qui ne fût pas coupé.

Pour descendre l'escalier de son palais, Amédée porta lui-même dans ses bras la reine, qui venait de donner le jour à un enfant depuis une semaine à peine, et qui ne pouvait pas marcher. A la gare, un seul de ceux qui étaient ses ministres osa venir saluer son départ. C'était le ministre de la Marine, l'amiral Topete.

Le train s'ébranla. A mesure qu'on s'éloignait de Madrid, la nouvelle de l'abdication amenait aux stations des foules de plus en plus menaçantes; des coups de fusil furent même tirés.

Très calme, le roi descendait et fumait une cigarette en regardant les manifestants, que cette attitude rendit respectueux. Partout, et surtout en Espagne, on honore le courage. Amédée put aussi atteindre sans encombre la frontière et regagner l'Italie, où il dut réfléchir plus d'une fois aux mensonges et aux illusions des avènements.

—

Plus triste fut encore le destin de ce pauvre Maximilien, que son ambition personnelle et peut-être le désir de payer ses dettes énormes avaient décidé à accepter la couronne impériale du Mexique, lors de la funeste campagne imaginée par Napoléon III.

L'archiduc Maximilien, frère de l'Empereur d'Autriche, avait dépensé des sommes folles à son château de Miramar, sur les bords de l'Adriatique; "il allait sans doute refaire sa fortune dans le nouveau monde.

Quand il arriva à Mexico, les succès des troupes françaises semblaient définitifs. Le nouvel empereur ne rencontrait devant lui aucune opposition sérieuse. Son avènement était accueilli avec plaisir par la population.

On sait quelle fut la fin. Vaincu, abandonné par une partie de ses partisans, l'empereur marchait fusillé à Queretaro, emportant dans la tombe, avec son éphémère empire, un grand enseignement pour les audacieux qui rêvent de s'imposer à un peuple et de détraire des institutions républicaines.

Sans doute, la situation est autre en Serbie. Le nouveau roi succède à un mort et monte sur un trône vacant, mais cette vacance est due au crime d'assassins qui ont égorgé pendant la nuit un homme et une femme sans défense. Des soldats, des officiers déshonorent une armée par un tel attentat.

Il y a donc du sang à l'origine du règne qui commence, à l'heure de l'avènement du roi Pierre. L'avenir dira les conséquences de cette situation tragique.

DEPECHES Télégraphiques

Le Quatre Juillet à Tammany Hall.

Presse Associée.

New-York, 4. — Le Quatre Juillet a été célébré comme d'habitude à Tammany Hall. Sous les auspices de Croker, de Tammany. Le grand sachem James C. Gorman, juge de la cour supérieure, a prononcé un discours de bienvenue.

Le comité [illegible] Europe [illegible] de la [illegible] ces.

Il y a eu de [illegible] arts, [illegible] Cuba et A. [illegible] du Mexique [illegible] ministre mexicain [illegible] du Texas.

M. [illegible] avait [illegible] que le [illegible] était [illegible] de [illegible] comme contre [illegible] de [illegible] indépendance [illegible] conviction [illegible] pour [illegible] pour.

La manifestation [illegible] a consisté en [illegible] en un [illegible] tème [illegible].

Les [illegible] lent Cleveland, [illegible] Adams [illegible] Parsons [illegible] et gouverneur [illegible] R. Frank de [illegible] sénateur [illegible] B. Hill, [illegible] Bryan [illegible] de Wisconsin [illegible] Bryan [illegible] fut [illegible] et [illegible] ques.

Les sénateurs [illegible] ne [illegible] que, [illegible] de [illegible] Tammany [illegible] comme [illegible] Cuba [illegible] Etat [illegible] dans [illegible] par de [illegible] de Chang [illegible] Mexique [illegible] congressiste [illegible] une [illegible].

Le Club Jefferson chez M. Bryan.

Presse Associée.

Lincoln, Nebraska, 4. — Le Club Jefferson a [illegible] M. Bryan [illegible] de la campagne de William J. Bryan.

Des [illegible] ont [illegible] tant complaisamment [illegible] entourant la propriété.

Tom L. Johnson, maire de Cleveland, a été le principal orateur. Howard S. Taylor, attorney de la ville de Chicago, a également pris la parole.

M. Bryan a été présenté par M. Johnson.

Le Quatre Juillet à San Juan de Porto-Rico.

Presse Associée.

San Juan de Porto-Rico, 4 juillet.—La fête de l'Indépendance a été célébrée aujourd'hui avec plus d'éclat qu'aucune autre année depuis l'occupation américaine.

Il y a eu une parade des forces navales et militaires, des enfants des écoles, des fonctionnaires et de civils. Le gouverneur Hunt et l'évêque Blenk ont assisté au défilé.

Dans la soirée il a eu un tournoi d'artifice et un bal.

Célébration du 4 juillet à Rome.

Presse Associée.

Rome, Italie, 4 juillet — Le drapeau américain flottait à de nombreuses maisons particulières, à l'ambassade et au consulat des Etats-Unis, au collège américain et à l'Ecole américaine à l'occasion de la fête de l'Indépendance.

En l'absence de l'ambassadeur Meyer le consul général de Castro a reçu les membres de la colonie américaine.

Au banquet de la colonie américaine des toasts patriotiques ont été portés, y compris un toast au président Roosevelt.

La peste bubonique au Chili.

Presse Associée.

Buenos Ayres, Argentine, 4 juillet—Une dépêche de Santiago de Chili annonce l'apparition de la peste bubonique à Valparaiso et à Talcuhuana.